

Je préfère ne pas utiliser le mot « Dieu » (God) et je dis plutôt le « Bien » (Good) . Ce mot est plus facile à analyser et le débat est plus facile entre les diverses conceptions que l'on peut avoir, que le mot Dieu qui provoque tout de suite des blocages et des tensions.

J'encourage tout le monde à faire de même et à se lancer dans des conversations passionnantes sur ce qu'est le bien dans telle ou telle situation. En faisant cela on peut rendre un important témoignage au Bien-Dieu et accroissant ainsi la force de vie dans notre entourage et en nous.

Je ne parle pas, en général, d'avoir une « relation » avec Dieu. Je pense plutôt au fait que nos relations mutuelles accroissent ou détruisent « Dieu » dans le monde. « Dieu » est la bonté que je répands, le bonheur que je partage, la guérison que j'apporte, la justice que je déclenche. Lorsque fais cela, je crée « Dieu » dans le monde.

La relation ainsi établie n'est pas entre « Dieu » et moi mais entre moi et moi, moi et une autre personne, la planète ou une génération future que je ne connaîtrai jamais.

Les relations qui valorisent la beauté et la dignité humaines sont des relations qui accroissent « Dieu ». Et la « Bonté » le sait, nous avons besoin de ces relations. Lorsque nous nous refusons à donner de l'amour, de l'attention, de la compassion, c'est Dieu que nous nous refusons à créer dans ces relations. Et lorsque nous abaissons quelqu'un sous prétexte qu'il n'est pas comme nous, nous réduisons Dieu dans le monde. ou, en termes profanes, nous réduisons le bien dans le monde.

Vivre la beauté, la bonté et la vérité dans toutes les relations que nous pouvons avoir serait, à mon avis et selon mon expérience, la manière parfaite de promouvoir une relation réelle et vivante avec Dieu.

Les prédicateurs utilisent fréquemment comme des métaphores les mots tels que « résurrection », « salut », « Ascension », « naissance virginale », « Fils unique du Père » ou « Seigneurie du Christ ». Et si on leur demande d'en préciser le sens, ils n'osent pas répondre qu'on ne doit pas les prendre à la lettre. Ils considèrent qu'une métaphore est une sorte de langage codé naturellement utilisé dans les offices religieux et destiné seulement à créer une ambiance de mystère.

Par exemple, seuls ceux qui seront venus à l'église le jour de l'Ascension où nous aurons, bien entendu, expliqué le nouveau sens que nous donnons désormais à ce mot, le comprendront lorsqu'ils l'entendront prononcer à nouveau. Mais les autres en resteront à l'image d'un Jésus navigant dans le ciel entre les nuages et s'imagineront que nous y croyons vraiment. Maintenir une équivoque théologique, comme nous le faisons trop systématiquement, nuit sérieusement à la crédibilité de notre prédication, sauf peut-être aux yeux des fidèles les plus traditionalistes.

Voici des questions que nous pourrions soulever, pour commencer, dans nos groupes de réflexion et dans nos différents conseils.

- Si nous croyons que le divin, que nous nommons généralement Dieu, est partout et toujours autour de nous et en nous, pourquoi continuons-nous à l'invoquer, à lui demander de nous écouter, de nous répondre et d'intervenir pour nous ? N'y a-t-il pas d'autres manières d'exprimer notre foi en sa présence et en sa disponibilité ?

- Si nous croyons que nous sommes créés beaux et saints et que le divin demeure en nous, avons-nous besoin d'être purifiés du péché originel par le baptême ? Est-il même nécessaire que nous en soyons sauvés ? Et sinon, pourquoi continuer à en parler ?

- Si la présence dans le monde du mal et de la souffrance contredit l'idée que Dieu est juste et bon, pourquoi continuer à prier Dieu comme s'il dirigeait toute chose ? Quel nouveau langage devrions-nous trouver et quelle style de prière proposer ?

- Si nous ne croyons pas que le christianisme a le monopole de la vérité, ne devrions-nous pas éliminer ou modifier les cantiques et les prières qui semblent le prétendre ? Ne devrions-nous pas corriger tout ce qui contredit notre théologie et notre spiritualité ? L'honnêteté et la clarté ne sont-elles pas plus importantes que nos traditions ?

- Si la Bible a été écrite par des hommes qui rendaient compte de leur expérience de Dieu avec les conceptions et les préjugés de leur époque, pourquoi fonder sur elle toute notre vie culturelle ? Ne pourrions-nous pas utiliser dans le culte d'autres lectures d'où émanerait également profondeur et sagesse ? Ne pourrions-nous pas prêcher aussi sur ces textes, surtout lorsque la lecture du jour présente un Dieu injuste et une morale obsolète ?

- Si Jésus, qui est au centre des évangiles et que nous nommons le Seigneur de l'Église, n'est pas le seul Fils de Dieu, pourquoi ses paroles seraient-elles plus importantes que celles d'Emmanuel Kant, du Mahatma Gandhi ou de Martin Luther King ? Qu'a-t-il lui de plus que les autres penseurs de notre monde ? N'est-ce pas prendre une attitude infantile et irresponsable que de lui attribuer la place suprême à la droite du Père ?

- Si la mort de Jésus sur la croix n'est pas le sacrifice qui sauve, quel est le sens de la sainte cène-eucharistie ? Pourrait-on imaginer d'autres symboles d'où émanerait une force semblable ou doit-on y renoncer ?

[...]

C'est le propre d'une Église institutionnalisée d'accorder une valeur ultime et absolue aux dogmes et aux rites. Il nous faut maintenant y renoncer et nous impliquer de manière plus responsable et plus profonde avec nous-mêmes, avec les autres, avec le monde et avec le divin.